

M. Guizot.—L'ambition, les intérêts personnels, les passions humaines, et surtout la cupidité ; voilà la source du sacerdoce. Dans la suite, les évêques allant seuls aux conciles, comme plus nombreux et plus faciles à déplacer, se mirent au-dessus des papes. Les recours à Rome, en matière de foi et de discipline, le système patriarcal, et la tradition que les évêques de Rome étaient successeurs de Pierre, donnèrent naissance à la papauté. (Cours d'Hist. mod. civil. en Fr., t. 1, 3e leçon ; t. 2, 1re leçon ; t. 3, 27 leçon.)

L'Ecolier.—Vous êtes protestant, monsieur ; et on a besoin de se le rappeler en lisant cette si gâtée explication. Mais la communion n'y fait rien ; quand on se mêle d'écrire l'histoire et de l'enseigner, surtout à la jeunesse, deux choses sont absolument nécessaires : la science et la probité ; or, ici on ne peut voir que l'ignorance la plus révoltante. Le grand Leibnitz va lui-même vous le prouver.

Monsieur Matter, qui défend le mariage aux prêtres catholiques ?

M. Matter.—C'est l'opinion publique. (Hist. de l'Égl., t. 1, 428.)

L'Ecolier.—Vous en avez aussi long en droit canon qu'en théologie, à ce qu'il paraît. Quels sont les effets du célibat que l'Église impose aux prêtres et aux religieux ?

M. Bouillier.—Par le célibat, un grand nombre d'hommes deviennent inutiles au monde. (Th. de Kant., 64.)

M. Matter.—Par lui s'éteignent ces rivalités des populations nombreuses, qui hâtent la civilisation. (Hist. de l'Égl., t. 1, 422 et suiv.)

L'Ecolier.—Le gouvernement républicain avait parfaitement compris, messieurs, la portée de vos vues sur ce point, lorsqu'il décrétait une belle prime pour toute fille qui entrerait au monde un républicain. Oh ! messieurs, on connaît bien qu'ils sont rares vos rapports avec le clergé... Demandez aux pauvres, aux malades, aux malheureux, s'ils seraient bien aises de voir le prêtre père de famille.

Que pensez-vous des ordres religieux ?

M. Villemain.—Des rigueurs impitoyables et une imbécile quiétude caractérisent les moines égyptiens, vrais fakirs du christianisme. (Nouv. Mém., 189.)

L'Ecolier.—Des rigueurs impitoyables ? Qui ne les empêchaient cependant pas de vivre régulièrement jusqu'à quatre-vingts ans, comme nous l'apprennent les histoires, d'accord en cela avec les peintres qui nous les représentent comme des vieillards vénérables à longue barbe et à cheveux blancs. Oui, monsieur Villemain, les modifications font vivre longtemps ; essayez-les.... Une imbécile quiétude ! Mais vous ne saviez donc pas que c'était des déserts que sortaient les plus saints et les plus grands évêques ? qu'aux jours d'alarme pour la loi, cette nuée de solitaires se transformait en missionnaires, en apôtres, en héros de la vérité. Autre chose ; ces paroles semblent indiquer que vous croyez la contemplation inutile : dans ce cas, je vous prierais d'attaquer la communion des saints, la reversibilité des mérites, l'utilité de la prière. Vous ouvrez la bouche ; je vois bien que je vous parle une langue inconnue.

Vrais fakirs ! Allons donc, monsieur, on sait ce que sont les fakirs, ces misérables fanatiques, qui méprisent leurs concitoyens. Mais donner ce nom à des hommes vénérables, entourés des respects du monde civilisé depuis plus de quinze siècles... si donc !

M. Michelet.—Les Bénédictins étaient animés du génie sanguinaire des croisades. Ils prêchaient la foi, négligeaient les œuvres ; ignorants, ils ne savaient pas même discuter un texte latin. (Hist. de Fr., t. 2, 474 ; t. 1, 269.)

L'Ecolier.—Vous n'approuvez pas les croisades, je le vois bien : en tout cas, assez de génies supérieurs se sont chargés de leur apologie pour qu'elles puissent se passer de la vôtre.

M. Michelet.—Les Dominicains naquirent sous l'aspiration sanguinaire de Cîteaux. Les Franciscains étaient des fous, des vagabonds ; leur chef, comme Luther, s'écria : Périssent la loi, vive la grâce ! (Hist. de Fr., t. 2, p. 236 et suiv.)

L'Ecolier.—Les Dominicains viennent là, sans doute, pour rappeler l'inquisition contre laquelle vous riez tant. Rétrogradez, comme s'il n'était pas constant aujourd'hui que l'inquisition a été une institution purement politique, la police de l'époque, en un mot, toujours demandée et instituée par les rois, dont les actes ont été calomnieusement exagérés et dont on reconnaît déjà les services. Les Franciscains, fous ! même ceux qui devinrent papes, évêques, qui écrivaient les in-folio ? Vagabonds ! heureux vagabondage qui consolait les malheureux, instruisait les ignorants, engageait les seigneurs à traiter doucement leurs serfs, etc. Pour saint François, quand je vois transformer cet intrépide défenseur de la foi romaine en précurseur des protestants, je ne puis que rire. Pour voir ainsi les choses, il faut vraiment avoir le lunettes d'un universitaire.

—Que dites-vous en particulier des jésuites ?

Réponse. — MM. Villemain, Ballaguet, Quinet, Michelet, Nizard, François, Vaillat, Roux-Ferrand, Laçretelle, Chevalier Bonnechaise, Castesvalery, etc., etc. — Ce sont des loups-garous, des renards, des conspirateurs, des banqueroutiers, des régicides, des ennemis des peuples, des inventeurs de saints, des boutiquiers d'instruction, des corrupteurs de l'Évangile, des protestants, des impies, des ambitieux ; ils ont échoué partout ; ils ont arrêté la civilisation : pendant trois siècles qu'ils ont existé, ils n'ont pas donné un seul livre de génie, etc., etc."

L'Ecolier.—Bravo ! Les jésuites sont des renards, des idiots, des conspirateurs, des anti-révolutionnaires, des impies, des protestants !... Il me vient un scrupule. N'en voudriez-vous qu'aux jésuites, quand vous criez contre eux ; et, sous le nom de jésuites, ne comprenez-vous que les religieux de ce nom.

Réponse. — Nous savons bien que la société de Jésus, proprement dite, n'offre pas de bien grands dangers ; et il n'est pas aujourd'hui de si petits esprits qui ne se croient avec raison au-dessus de cette iniquité. Le mot jésuitisme est synonyme de dévouement à la légitimité. La légitimité, voilà le but de nos attaques pendant quinze ans. (National, octobre 1832.) "Le jésuitisme n'est qu'une vieille formule qui a le mérite de résumer toutes les vieilles haines populaires (c'est à dire universitaires, car autrement, demandez au peuple) contre ce qu'il y a de rétrograde et d'odieux dans les tendances d'une religion dégénérée... En dépit des distinctions que l'on établit entre le clergé français et les Pères de la foi, tout le monde voit bien ce qui est au fond de cette question. Il s'agit de savoir qui l'emportera du catholicisme exclusif ou de la liberté." (Revue indépendante.) "Vous avez raison d'injurier les jésuites ; c'est plutôt fait que de les imiter ; mais la question n'est pas là... Jésuites ! c'est un mot ; il faut aller au fond des choses... Soyez donc plus francs et plus hardis... Ne lancez plus vos attaques obliquement, allez droit au but ; dites aux évêques de France : Nos injures sont pour vous !..."

M. Guizot.—Je vois dans l'institut des jésuites deux vices principaux : le premier, c'est la dénégation des droits de la raison individuelle, la prétention de transmettre les croyances de haut en bas, dans toute la société religieuse sans que personne ait le droit de se débattre pour son propre compte ; le second, c'est le droit de correction que l'Église s'arroge. (Hist. de la Civil. 144.)

L'Ecolier.—C'est vrai ; parlez-moi d'une société où chacun pense, dit et fait ce qu'il veut. Et pourquoi ne pas permettre aux simples fidèles d'examiner, de discuter avant de croire ? Ne sont-ils pas assez savants pour cela ? Est-ce qu'on est obligé, aujourd'hui, de croire la parole de Dieu ? Est-ce que tous les législateurs possibles n'ont pas donné la dernière liberté à leurs sujets ? Se sont-ils mis dans l'esprit d'établir des lois répressives pour les délinquants ? Vraiment, avec des vices semblables, l'Église est née tout au plus viable. Qu'en pensez-vous, M. Michelet ?

M. Michelet.—A moitié de l'histoire romaine, je l'ai rencontrée vieillissant et affaïcée. (Préf. de l'Hist. de Loth.)

L'Ecolier.—Depuis douze cents ans, vous entendez sonner ses funérailles !... Bon Dieu ! que le convoi est long à passer !

M. Nizard.—Quand me sera-t-il donné de revenir rêver sur les ruines de la cité endormie sur les débris de deux religions ? (Mém. de Lit., t. 1, 38 et suiv.)

L'Ecolier.—Vous pourriez bien attendre longtemps, mais il faut espérer que Dieu vous tiendra compte de vos désirs.

M. Couin.—Elle a encore pour trois cents ans de vie dans le ventre. (Propres paroles citées par M. P. Leroux, Journ.)

L'Ecolier.—Remerciez pour votre générosité, des félicitations pour l'adresse avec laquelle vous renvoyez après vous l'accomplissement de la prophétie.

A continuer.

BULLETIN.

Ordination. — Tempérance. — Arrivages. — Nouvelles étrangères.

Dimanche dernier, les paroissiens de l'Acadie furent témoins d'une de ces cérémonies religieuses dont ils ne perdront pas, sans doute, de longtemps le souvenir et dont la religion catholique seule peut se glorifier d'exprimer la réalité. Mgr. Gaulin, évêque de Kingston, a fait, à la grand'messe de cette paroisse, l'ordination de trois prêtres, MM. Jean Laverlochère, Pierre Fisette et Médard Bourassa. Ils sont tous trois de la Congrégation des Oblats. Un nombreux clergé relevait encore la pompe de la cérémonie. Ces trois nouveaux Pères sont destinés aux missions sauvages. Le P. Fisette doit partir vendredi pour Québec. De là il se rendra au Saguenay avec M. Boucher curé de l'Ange-Gardiën, pour la mission des montagnais. Le P. Bourassa doit aller dans le St. Maurice avec M. Payement, et le P. Laverlochère à Témiskaming avec M. Moreau.

Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons reçu un bon nombre d'exemplaires du *Manuel de Tempérance* par M. Chiniquy. Le prix du volume est de 30 sols et de 14 chelins la douzaine. Nous espérons que tous ceux qui s'intéressent à l'œuvre éminemment bienfaitrice et régénératrice de la Tempérance s'empresseront de s'en procurer et de le répandre parmi les fidèles. C'est surtout entre les mains de la jeunesse, à laquelle il est spécialement adressé, qu'on doit chercher à le faire passer aussi tôt que possible. Il serait donc à souhaiter qu'on put l'introduire dans les écoles comme livre de lecture, afin que les enfants puissent y apprendre à craindre de bonne heure une passion aussi dégradante et aussi funeste que l'ivrognerie et par là même s'en préserver.